Première Année. — N° 23. DIX CENTIMES Du Dimanche 13 au 20 Octobre 1895.

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS France { Un an ..... 6 f » Six mois..... 3 » Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an ..... 8 f » Six mois..... 4 » Trois mois..... 2 »

Succursale de la Morgue

Mossieu Félisque, pressez-vous d'aller visiter les « retour de Madagascar » — si vous tardez, vous ne passerez qu'une revue de cadavres.

Ils Arrivent!...

Oui, foutre, ils arrivent!

Et ils sont ni frais, ni nouveaux...

Cela seul les distingue des maquereaux qui nous viennent de Dieppe.

Ceux qui nous arrivent sont les illustres habitants de l'Aquarium du quai d'Orsay. Ils sont la plus puante marchandise qui se puisse trimballer en chemin de fer.

Ce qui est pis que tout, c'est que ces détritus se trimballent à l'œil!

Or donc, les voici qui reviennent. Encore quelques jours et les représentations funambulesques de l'Aquarium auront repris.

Quel malheur!... Car, pire que les corbeaux, ces hideux bouffe-galette sont signe de mauvais temps, de misères et de deuils.

Ils rapliquent des quatre coins de la France où, trois mois et demi durant, ils se sont faits du lard, — vivotant à nos crochets, à raison de 25 balles par jour.

Ces trois mois et demi, — qu'ils ont passés à peloter les votards influents et à dorer la pillule aux prolos, — sont, quoi qu'il en semble, la saison où cette racaille est le plus utile...

Comprenons-nous bien, les frangins: c'est la saison où ils sont le plus utiles, parce que ne foutant rien, c'est l'époque où ils nous font le moins de mal.

Ils sont alors aussi peu dangereux qu'une vipère qui, au lieu de mordre, passerait son temps à jouer de la clarinette.

C'est vrai que nourrir cette engeance à raison de 25 francs par jour (au minimum) serait bougrement onéreux.

Mais enfin, ce serait encore d'un bon marché espatrouillant, comparé à ce qu'ils nous coûtent actuellement.

En effet, supposons que depuis les dernières élections de 1893 ont les eût engraissés à ne rien foutre : ils eussent bouffé à l'auge nationale, à raison de 25 francs par jour.

Au moins, on eût été fixé sur la dépense, — et nous serions certains qu'à part quelques minuscules retours de bâton, quelques empilages de ci de là, — qu'un député pratique où qu'il se trouve, la note à payer n'enflerait pas d'étourdissante façon.

Ainsi, pour ne parler que du grand crime de ces derniers mois : nous n'aurions pas eu l'expédition de Madagascar.

Ça ferait donc : primo, la bagatelle de cent ou cent cinquante millions, que le populo de France n'aurait pas été obligé de suer en pure perte ;

Deuxièmo, dix ou quinze mille pauvres troubades (si ce n'est plus) dont les mamans ne pleureraient pas la perte.

—o—

Hélas! Nos députés ne veulent pas se résoudre à être des « rois fainéants. »

Aussi, ils nous reviennent.

Malheur à nous!

Il paraît qu'ils ont du turbin sur la planche.

D'abord, cette cauchemardante expédition de Madagascar, où les soldats claquent pire que mouches, où les millions filent sans qu'on sache où ils s'éclipsent.

Que sortira-t-il des grandes et ronflantes discutailleries sur ce sujet?

Peuh! Les bouffe-galette les plus à la coule dégobilleront quelques discours, — peut-être qu'on ira jusqu'à jaspiner vaguement de la mise en accusation des ministres... mais, comme tous les députés, du plus réac au plus socialo, se savent morveux et responsables, tout finira par des paroles à la guimauve. On nous sortira les grandes palabres : honneur national,... drapeau engagé,... et autres miroirs à prolos, plus éblouissants que les miroirs à alouettes.

En conséquence de quoi on décidera que ce serait une lâcheté d'abandonner Madagascar.

On votera donc de nouveaux millions, l'envoi à ce charnier de quelques autres milliers de soldats.... et les bouffe-galette socialards ne protesteront que juste le nécessaire pour fiche de la poudre aux yeux du populo.

Y a pas de danger qu'ils s'interposent énergiquement et qu'ils parlent de donner en masse leur démission pour mettre la gouvernance dans l'embarras.

Ils mettent au-dessus de tout leur vingt-cinq francs.

—o—

Une autre question qui émoustillera l'éloquence députassière sera la grève de Carmaux.

Pauvres verriers! s'ils ne comptent que sur le bagout des bouffe-galette pour museler Rességuier, ils sont dans de sales draps.

Autant vaut qu'ils courbent l'échine, qu'ils se mettent à genoux devant leur affameur et implorent son pardon en léchant les semelles de ses godillots vernis.

Les palabres des députés, ça n'a jamais rempli le ventre du populo, — et ça ne le remplira jamais!

Depuis qu'on goberge la racaille de l'Aquarium, y a pas d'exemple que l'intervention des bouffe-galette ait fait reculer un patron.

En 1848, fut votée une loi interdisant aux exploiteurs de faire travailler les prolos plus de douze heures par jour. Cette loi est toujours restée lettre morte! Les singes en ont usé en guise de papier torcheculatif.

S'il y a des bagnes où on ne trime pas plus de douze heures par jour, ce résultat a été acquis grâce au nerf des ouvriers, — nulle part il n'a été la conséquence de la loi.

Cré pétard, si les députés recevaient sur le râble autant de coups de trique qu'il y a d'usines où on travaille plus de douze heures, leur échine serait dans un triste état. Mince de marmelade!

Une loi du même tabac que celle de 1848, c'est celle votée y a deux ans, au sujet de la réglementation du travail des femmes et des enfants. Nulle part les exploiteurs n'en tiennent compte! Ou bien les patrons graissent la patte aux inspecteurs, ou bien ils obtiennent de la gouvernance l'autorisation de violer la loi.

—o—

Y a pas à maudire les députés parce qu'ils ne fichent rien de bon : c'est dans leur nature!

Le tort est au populo qui les nomme, qui se laisse empaumer par leurs mensonges.

Il est nécessaire que les bons bougres s'incrustent ceci dans le siphon : l'Aquarium est un des rouages de la mécanique gouvernementale, — or, du plus grand au plus petit de ses rouages, tout est agencé de manière à fonctionner uniquement au profit des capitalos et des dirigeants.

Il n'est pas possible qu'il en soit autrement!

Pour qu'il en sorte quelque chose d'utile au peuple, il faudrait que cette mécanique infernale s'arrête de moudre des lois, que les rouages gouvernementaux se déclanchent.

Donc, y a pas à tortiller : le moyen d'arriver à ce résultat n'est évidemment pas d'entrer dans la turne, d'aider au graissage des engrenages, de coller du charbon dans le foyer de la machine.

De quelque sophisme qu'on colore une telle besogne, le résultat est, et sera toujours, contraire aux intérêts du populo.

Beautés Militaires

Décidément, l'envoi à Biribi des troubades qui ont dans la cafetière des idées tant soit peu en désaccord avec celles de Magnier et autres honorables fripouilles opportunardes va devenir de mode.

L'autre jour, c'est le sergent Guillon qui y a été expédié, grâce à ce que la gare de Toul est une succursale de la préfecture de police.

Aujourd'hui, c'est Jouguet, sergent aussi, en garnison au 99e lignard à Gap qui va partir pour cet horrifique enfer.

Il y a quelques temps, Jouguet était dénoncé par un policier comme ayant des idées dans la tête, — il paraît qu'il était vaguement socialo.

Illico, le pauvre bougre est jeté en prison; il y moisit soixante jours. Au bout de ces deux mois, arrive du ministère un papier pataraphé par le Zurlinden qui casse Jouguet de son grade et ordonne qu'il sera envoyé soldat de 2e classe en Afrique, — à Biribi.

—o—

Comparons le sort réservé à Jouguet, à celui d'un sergent-major de son régiment, qui a été pris la main dans le sac. Ce fricotteur, accusé d'abus de confiance et de faux en écriture fut collé en prison.

Puis, de même que pour Jouguet on fit une enquête; seulement comme il s'agissait d'un mangeur de grenouille n'ayant aucune idée dans la cafetière, ça s'épongea en douceur.

Au lieu de le faire passer en conseil de guerre, on s'est contenté de le casser de son grade et de l'envoyer en garnison à Montélimart.

—o—

Des pauvres bougres moins bidards, sont deux simples trouffions, l'un du 158e et l'autre du même régiment que Jouguet et le sergent-major fricotteur, du 99e lignard.

L'un avait rousti une quarantaine de francs à un camarade de chambrée, et l'autre 14 francs, — à un camarade aussi.

Quand on songe dans quelle dêche et quel désœuvrement vivent les troubades, on comprend et on excuse ces barbottages, — même quand ils sont accomplis au détriment d'un camaro.

Ah foutre, le conseil de guerre est d'un avis opposé! pour mériter sa clémence faut avoir du grade, — quant aux simples pousse-cailloux y a pas plus de pitié pour eux que pour les canards boiteux.

Les deux chapardeurs en question en ont fait la triste expérience : ils ont ramassé chacun un an de prison.

C'est à Grenoble qu'on les a si richement fadés!

—o—

Par exemple, si les gradés sont inexorables pour les petites filouteries des simples soldats, ils deviennent absolument impitoyables quand un inférieur a osé manquer de respect à un supérieur, ou lui a fiché une pichenette.

A preuve le verdict du dernier conseil de guerre maritime de Brest : il a condamné à mort le matelot Le Mat, coupable d'avoir collé un marron sur le nez d'un maître de manœuvres.

C'était un des derniers soirs du mois d'août : Le Mat rentrait poivre à bord du *Magellan* et, précautionneux, il avait amarré une bouteille de vin sous sa vareuse. Le deuxième maître de manœuvres Herrou, un salaud chargé de la police, sauta sur le grappin du matelot et voulut lui chaparder sa bouteille.

Le Mat ne voulut naturellement pas se laisser faire : il réussit à s'esquiver dans la batterie et en se faufilant sous les hamacs, il fut assez mariole pour passer la bouteille à un camaro.

Furieux d'avoir été roulé, le policier Herrou vint à nouveau canuler le matelot qui, exaspéré, lui aligna un pain sur la hure.

C'est pour ce cochon, que Le Mat a été condamné à mort!

Comme compensation à l'acquittement des assassins de Chédel, on ne pouvait trouver mieux.

Le Militarisme est décidément une riche invention!

UN DRAME AU TRANSVAAL

Sous ce titre, *Le Gaulois*, un énorme et quotidien drap de lit, racontait l'autre matin un drame féroce de l'exploitation humaine.

Oh! il n'y a pas mis de passion! Ce quotidien réserve sa pitié pour le chenil de mossieu le comte ou les canassons de mossieu le baron, — il a raconté ça en dilettante, uniquement pour distraire ses poufiasses de lectrices et leur faire courir sur la peau un léger, — un tout léger frisson d'horreur.

C'est au Transvaal que ça s'est passé, dans ces maudites mines d'or qui tourneboulent les humains.

Mais, passons le crachoir au *Gaulois* :

« Dans une de ces galeries hâtivement creusées et à peine étayées de madriers mal mis, un ingénieur fit un jour descendre un nègre, — on n'employait guère que ces gens patients et sobres, — pour reconnaître l'état des plafonds, après des pluies diluviennes. L'homme noir descendit avec sa lampe et un marteau à la main, il secouait légèrement les madriers pour vérifier leur solidité. Tout à coup, un cri strident sortit du goufire, suivi de longs et lugubres gémissements.

« L'ingénieur envoya chercher le médecin attaché à la mine, et descendit lui-même pour

examiner la situation du blessé. Un madrier s'était affaissé subitement sous un éboulement partiel et avait pris une jambe du nègre comme dans un étau. Impossible de le dégager sans de dangereux travaux qui auraient menacé la solidité des madriers tout le long de la galerie. On n'avait guère songé à la sécurité des travailleurs. Des nègres! Est-ce que cela comptait. Il fallait avant tout faire vite et bon marché.

***

L'ingénieur remonta très perplexe.

« — Docteur, dit-il, il y a là un homme pris par un madrier dans un éboulement. Mais une jambe seule est prise. Que faut-il faire ?

« — Le dégager.

« — Vous en parlez à votre aise. Rien ne tient dans cet enfer, et si nous y touchons, tout s'écroule.

« — Eh bien! tout s'écroulera, mais veus aurez dégagé cet homme.

« — Docteur, vous vous moquez de moi! Que diraient les actionnaires si tout était à refaire?

« La vie d'un homme vaut mieux que vos dividendes.

« — Et ma place ?

« — Il fallait mieux faire votre besogne.

« — Eh bien, non; j'ai fait ce qu'on exigeait de moi. C'est à vous maintenant de faire votre besogne.

« — Qu'attendez-vous de moi? Je ne puis panser cet homme que lorsque vous l'aurez dégagé.

« — Le panser! Il s'agit bien de cela! Aux grands maux les grands remèdes. Entendez-le crier. Ce qu'il doit souffrir est atroce. Vous êtes ic. médecin et chirurgien. Prenez votre scie, vos instruments, et coupez-lui la jambe. Il sera dégagé; vous le panserez ensuite.

« — Halte-là! monsieur l'ingénieur. Ce n'est pas à vous de me prescrire mon devoir. Vous avez ici fait œuvre de sauvage en sacrifiant la vie des hommes à votre soif de l'or. Le dividende vous apparaît comme un maître implacable devant qui toute considération humanitaire doit céder, et vous comptez maintenant sur moi pour assumer la responsabilité d'une odieuse opération. Je ne ferai pas cela. Dégagez cet homme, fût-ce au prix d'une perte considérable, mais dégagez-le sans retard. Alors j'interviendrai.

« — Je n'ai que faire de votre morale, docteur; vous êtes ici pour obéir. Allez.

« — Je ne reçois d'ordres que de ma conscience, monsieur.

« — Je vous forcerai bien...

« — Pardon, voilà qui vous tiendra en respect, puisque nous parlons ici en sauvages, sans foi, ni loi!

« Et le docteur avait sorti son revolver.

« L'ingénieur écumait, furieux, non du retard apporté au salut du pauvre nègre, mais de la résistance du médecin.

« — Vous serez responsable de la vie de cet homme.

« — Que n'y allez-vous vous-même, puisque vous aimez mieux couper la jambe d'un homme que de compromettre votre galerie ?

« — Eh! parbleu ! j'irai, puisqu'il le faut, et je lui couperai la jambe!

« Et prenant un couteau et une scie, l'ingénieur descendit dans la mine.

—o—

« Du gouffre montaient toujours des cris affreux, qui pourtant, allaient s'affaiblissant.

« Le docteur, anxieux et pâle, attendait un appel, un cri révélateur du drame qui allait se passer dans le fond de la mine. Rien ! des gémissements que maintenant il n'entendait plus qu'en se baissant à l'orifice de la galerie, et puis plus rien... un long silence. Que se passait-il? Quel drame nouveau avait surgi dans le gouffre ?

« Il allait descendre à son tour, quand l'ingénieur reparut, les yeux hagards, n'ayant plus ni la scie, ni le couteau.

« — Misérable! hurla le docteur; qu'avez-vous fait de cet homme?

« Et l'ingénieur, très calme en apparence, répondit la voix étranglée dans le gosier :

« — Il était mort!... Allons-nous en.

« Le docteur eut un rictus horrible, et il s'enfuit. Plus de doute : l'ingénieur avait assassiné ce malheureux !

« Mais quand il fut chez lui, il fut pris de la curiosité du drame, de cette terrible et absurde curiosité qui nous pousse à voir de nos yeux la mort, et à la voir d'autant plus avidement qu'elle a été plus horrible. Par des chemins détournés, le docteur revint à la mine, y entra comme un voleur, avec une lanterne sourde, et arrivé au lieu de l'accident, examina le cadavre... le palpa de tous côtés... Point de blessures sur la poitrine, ni à la tête.

« Mais le cœur battait encore!

« L'homme était toujours évanoui! »

Le *Gaulois* boucle là son histoire. elle est horrible et monstrueuse, -- et pour un peu cet honorable quotidien excuserait ces deux monstres, car y a pas à tortiller : le médecin et l'ingénieur sont aussi coupables l'un que l'autre.

Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'on n'a pas besoin d'aller au Transvaal pour voir de ces drames : sans sortir de son trou, y a qu'à regarder autour de soi. Journellement d'identiques drames s'accomplissent, — avec simplement un peu plus d'hypocrisie.

LE CHARNIER

Ça va tout à fait bien à Madagascar!

Si cela continue de ce train, — et y a aucune raison pour que ça change, — d'ici peu il ne restera plus personne pour venir annoncer aux mamans de France que leurs gosses ont crampsé dans les marais.

Voici ce que l'autre jour racontait le *Figaro*, — il n'y a foutre pas à l'accuser d'exagération :

« On avait prévu 5.000 malades; eh bien! à la date du 6 août, il y en avait près de 10.000 sur 29.000 soldats et coolies, et on en accuse 1.500. A la date du 5 septembre, c'est encore plus grave : les seules troupes valides du corps expéditionnaire sont les 4.000 hommes environ de la colonne volante.

« Tout ce qui reste sur la ligne d'étapes, à part peut-être les volontaires de la Réunion, encombre les hôpitaux; on ne peut pas marcher, à tel point qu'en ce moment la mortalité atteint au total 50 soldats et coolies par jour; à la fin du mois, cela fera 1.500; on ne fournit plus de piquets d'enterrement, ceux mêmes qui meurent le long de la route ne sont pas toujours enterrés, les chiens sauvages les dévorent. Quand un convoi de malades arrive à l'étape, les cahots des voitures Lefebvre en ont achevé plusieurs.

« Le ministre de la guerre sait bien tout ce qui meurt, on lui envoie les actes de décès. Si cela continue, on n'aura guère à songer aux rapatriements.

Y a pas mêche de rien rêver de plus épouvantable!

Et dire que les grosses légumes savent cela, connaissent l'énormité des désastres, sont renseignés heure par heure par le télégraphe, — et ne s'en émotionnent pas plus que s'ils apprenaient la crevaison des lapins d'Australie.

Devant un résultnt si monstrueux, il y a de quoi se demander si la chose n'était pas prévue et voulue d'avance.

Si, trouvant qu'il y a encombrement de populo, la gouvernance n'a pas choisi ce moyen pratique de déblayer le terrain?

—o—

Quant à ceux qui se figurent que les bouffe-galette vont arrêter les frais, ils se fichent le doigt dans le croupion jusqu'au coude.

L'expédition continuera avec l'approbation effective de la majorité et l'approbation tacite des minorités — qui, en laissant faire, en ne protestant que pour la frime, seront aussi criminels que les autres.

Si ces jean-fesse étaient des hommes, — et non des députés — ils prendraient la seule résolution qui pourrait embarrasser la gouvernance : ils donneraient leur démission.

Mais foutre, y a pas de pet!

Il peut bien claquer à Madagascar dix fois plus de pauvres bougres qu'il n'y en meurt, — tout sera pour le mieux, pourvu qu'ils continuent à palper leurs vingt-cinq balles journalières et à se rincer la dalle à la buvette.

L'IDÉE MARCHE

Un camarade de Cognac m'envoie une longue babillarde qui prouve que, maintenant, il y a des types à la hauteur, un peu de tous les côtés, et qui comprennent ce que parler veut dire.

Le camarade s'excuse en même temps de ne pas m'envoyer une bonne bouteille de l'eau du crû, mais il paraît que le cognac de Cognac n'est pas plus là-bas qu'ici possible aux travailleurs: ceux qui le travaillent n'en ont pas une fiole en cave, et seuls les gros propriétaires, qui ont accaparé les terres du pays, peuvent se payer le luxe d'en boire et d'en vendre au prix qu'ils veulent.

Faut-il que le peuple soit gourde pour ne pas avoir compris encore que la propriété est un véritable escamotage : passez muscade! le travailleur se fouille et trouve que c'est épatant. A ce jeu-là, il espère toujours gagner comme un gogo sur l'une des trois cartes du bonneteur et, comme celui-ci, il gagne même quelquefois, mais c'est pour la frime et, en fin de compte, il est toujours rincé à coup sûr.

Mais passons à la babillarde :

Chouette conférence de Victor Barrucand sur le pain gratuit!... Les socialos d'ici en sont épatés et tous ceux qui sont de bonne foi ont foutu leur programme collectiviste aux chiottes pour adopter la nouvelle formule révolutionnaire : Le pain gratuit et la liberté.

Il faut dire que dans notre patelin où les millions des gros proprios se touchent, il ne reste plus de place libre pour le lopin du prolo : il faut venir ici pour savoir ce que c'est que la différence des classes. Pour se faire pardonner leur fortune, nos bons bourgeois sont assez charitables... mais leur charité nous n'en voulons pas, car c'est une façon comme une autre de nous insulter, je dirais même que c'est la plus canaille, puisque tous les niguedouilles et les pieds-plats s'y laissent prendre et qu'ils remercient humblement pour la peine qu'ils ont eue.

Les socialos, qui savent que le groupement ouvrier de Cognac a une certaine force, nous envoient de temps en temps leurs orateurs : c'est ainsi que, dernièrement, nous avons eu une contrefaçon de Basile Guesde, le citoyens Zévaës... Mais, malgré tous leurs efforts, ça ne mord pas, parce que ces bougres d'enrégimenteurs et de disciplineurs montrent trop le bout de leur collier et leur chiffre matricule.

Avec Victor Barrucand, c'était une autre chanson : Pas candidat pour deux sous, sans crier gare, en frangin, assis sur un coin de table, il improvise des démonstrations de la question sociale à faire roter tous les orateurs. Si les vérités qu'il dégoise sont un peu dures à avaler pour les partisans du suffrage universel et pour les esclaves du travail qui se croient des hommes libres, le peuple, dans son ensemble, reconnaît qu'il a raison et préfère qu'on lui parle comme ça que de lui passer de la pommade pour l'empaumer et se foutre de lui.

Barrucand a donc fait de la bonne besogne et les collectos qui avaient envoyé exprès de Rochefort un des leurs pour le contredire, le citoyen Rouillé, publiciste à lunettes et à serviette d'avocat bourrée de statistiques, ont dû constater qu'au moment de la discursion, leur homme ou pour mieux dire leur instrument, s'était rouillé... Le type faisait pourtant des mamours à l'idée du pain gratuit pour le faire rentrer dans son programme, c'est la tactique des Guesde, des Brousse et consorts, il disait que c'était quelque chose comme l'idée des *Trois-Huit*... ah! ouiche ! Barrucand a eu beau jeu à lui démontrer que c'était une idée libertaire tandis que toutes les foutaises socialistes de sa nuance sont autoritaires et même disciplinaires.

Il a montré que les Trois-Huit, ce n'est pas même le droit au travail, tandis que le pain gratuit, c'est le droit de vivre ; d'autre part, toute l'organisation bourgeoise et capitaliste reposant sur l'exploitation humaine rendue possible par la crainte de mourir de faim, celui qui s'attaque directement à la loi de famine s'attaque à la base de notre société et vise à la renverser. C'est une façon de faire comprendre le véritable sens de la Révolution.

La bonne parole ne sera pas perdue; aux prochaines élections nous embêterons ferme les candidats avec cette idée-là ; en attendant il nous faudrait des brochures pour répandre l'idée à la ronde.

Du pain pour tous, et sans conditions humiliantes. les bourgeois n'osent pas dire carrément non, car ils ont peur que le peuple voie clair dans leur jeu, mais quand on leur pose la question en face, ils font une sale poire et s'en tirent par des raisons dégueulasses comme celle-ci : « L'ouvrier a trop de fierté pour accepter le pain gratuit· » — Bougre de tourte! puisque c'est le pain de tout le monde, il n'y a pas d'aumône, c'est comme si tu ne voulais pas respirer l'air commun et consommer l'eau de la fontaine publique pour ne pas t'humilier.

A noter aussi que les gas qui tiennent ce raisonnement-là se cramponnent à leur Assistance publique comme à la dernière planche de salut.

Et ça se comprend : avec la charité ils endorment le peuple et lui font croire qu'ils sont de bons riches et d'excellents patrons. Pour croûter à leur pâtée de misère, il faut leur montrer patte blanche et dans nos hôpitaux de province baiser le derrière du Christ, tandis qu'avec le droit de vivre enfin proclamé c'est fini de rire et de se supérioriser par l'aumône : on met des hommes en face d'autres hommes sur le terrain de la vie au lieu de placer un mendiant en face d'un bienfaiteur.

Victor Barrucand, en traitant la question sociale à ce point de vue nouveau, éclairera bien des lanternes; il peut faire beaucoup avec son idée pour avancer le jour de l'émancipation humaine.

N. B. Le groupe ouvrier de Cognac s'appelle maintenant *les Amis du pain gratuit*.

Une autre babillarde m'arrive de Bordeaux où Barrucand a fait deux conférences et je reçois en même temps des journaux bourgeois : *la France du Sud-Ouest*, *la Dépêche de Toulouse*, *la Petite Gironde*, *l'Union Nationale*, *le Bordeaux-Journal*, où la question est développée tout au long avec plus ou moins de bonne foi.

C'est un genre nouveau, m'écrit le copain, et les bourgeois eux-mêmes conviennent que Barrucand est un orateur ferré sur un tas de questions et traitant son sujet avec beaucoup d'éloquence et de logique. Le *pain gratuit* est une idée qui peut provoquer un grand mouvement social.

D'une façon pratique les libertaires peuvent montrer aux collectos que leurs programmes sont vieil-

lots, dépassés avant d'avoir vu le jour, et qu'il n'est pas besoin de s'embarrasser du fatras scientifique de Marx pour résoudre la question économique, car la vie garantie, avec les bénéfices de la solidarité, assure à chaque individu une vraie liberté qui lui permet de se développer, d'exister pour lui-même et de travailler à sa guise.

Il peut avec cela battre en brèche la loi des salaires, dénoncer le pacte de famine et rogner les droits du capital qui spécule sur la misère. Le droit à la vie étant acquis, et le travail n'étant plus forcé au bénéfice des patrons, tout effort humain acquiert naturellement une valeur et un attrait que les organisations collectivistes se contentaient de décréter.

Les moyens que Barrucand indique pour résoudre la question du pain gratuit sont simples et pratiques, et ceux qui objectent que ces moyens sont défectueux, parce qu'ils prennent l'organisation sociale au point où elle en est, ne se rendent pas compte que c'est à cette condition qu'ils sont pratiques. Dès que le *pain gratuit* fonctionnerait, la société actuelle devrait se transformer ou disparaître, car l'exploitation serait atteinte dans ses œuvres vives. Alors il se peut que les moyens de résoudre le pain gratuit soient modifiés conformément au nouvel ordre de choses, mais le principe de la gratuité resterait intact; le capital pourrait cesser d'être prépondérant que le droit à la vie devrait encore échapper aux nouvelles formes de la contrainte sociale; et c'est en ce sens que cette idée est une des plus belles idées libertaires qu'on ait jusqu'ici lancées, sinon la première qui soit intentionnellement en pleine conformité avec notre idéal.

Et puis, quelle excellente question à poser aux candidats qui parlent de leur amour du peuple et de leurs intentions philanthropiques : Êtes-vous pour le pain gratuit ?

C'est un coup droit dans l'estomac.

UN CAMARADE.

Pour la Patrie

O vous, jeunes fistons qui êtes encore embarbouillés de préjugés, ruminez le fait suivant,— c'est la même histoire que celle du malheureux Chédel.

« Faisant partie de l'expédition du mois de mars 1885, au Tonkin, avec le 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, quelques mois après mon débarquement à Dapco, dans le Delta, j'ai assisté au supplice d'un malheureux soldat, originaire de Marseille, et nommé B....

Le pauvre diable avait demandé l'autorisation d'aller porter deux lettres en ville, qu'il destinait à ses parents; malgré que cette autorisation lui eût été refusée, il sortit. A son retour au cantonnement, l'adjudant Goumi le reçut à coups de triques.

Le soldat se sauva à la campagne et il ne vint se rendre que le lendemain soir, harassé et mourant de faim.

Le capitaine Garnau donna l'ordre à l'adjudant de l'attacher à la crapaudine. Comme les souffrances que lui causaient les liens meurtrissant ses membres lui faisaient pousser des cris déchirants, le sergent Bévératchi, un corse, donna ordre au caporal Piétri de transporter le supplicié derrière le poste, au pied d'une montagne. Voyant qu'il ne cessait de se plaindre, le sergent lui enfonça une serviette d'ordonnance dans la bouche, puis, colla par dessus un piquet de tente qu'il lui ficela derrière la tête avec des cordes à tirage.

Au bout de dix minutes, le malheureux soldat avait cessé de vivre.

Pour ce bel exploit, le capitaine, l'adjudant et le sergent passèrent au Conseil de guerre à Hanoï. Le caporal Piétri fut témoin pour le sergent Bévératchi. Naturellement, de même que c'est arrivé pour les bourreaux du malheureux Chédel, en Tunisie, les trois accusés furent acquittés.

Quant au caporal Piétri qui avait si bien témoigné en faveur de ses supérieurs, il passa sous-off la même année. L'adjudant Goumi gagna aussi du galon : l'année suivante, il fut promu sous-lieutenant. »

H. M., ex-soldat de 1re classe au 3e.

—o—

Faut-il ajouter quelques réflecs ? Inutile !

Cette action d'éclat est une preuve après mille autres que l'armée est une grande et belle famille !

DE BRIC ET DE BROC

Le record des recors est détenu par un huissier de Paris dont le *Radical* ne donne pas le nom, — inutile de demander pourquoi !

En avril 1894, un négociant chargeait ce chicanous du recouvrement d'une créance dure à faire casquer, montant à 123 fr. 85 centimes.

C'est seulement le 6 du mois dernier, c'est-à-dire après un an et demi, que ce créancier obtenait de son chicanous un compte de ses opérations crapuleuses. Le pauvre bougre de débiteur a payé, — seulement, il a dû carmer *plus du double* qu'il ne devait; grâce aux « frais » il a casqué 259 fr. 80 centimes.

Quand le négociant a vu ça, il s'est pourléché les babines de contentement et a eu des démangeaisons dans le bout de ses arpions crochus : il pensait toucher la belle galette !

Va te faire foutre ! Il avait compté sans le chicanous, — il faut que cette vermine vive, — et ça vit bougrement bien : ça mange beaucoup plus d'ortolans que de vache enragé !

Pour sa part, — c'est-à-dire ses honoraires, — ce bon huissier s'est réservé 240 francs, tout secs !

Le créancier a juste eu 19 fr. 40 !...

Le chicanous ne pouvait pas mieux s'y prendre pour prouver que lui et ses copains sont une race de morpions infects qui vivent aux crochets du populo, grapillant sur tout et partout.

Tireur au cul. — Les quotidiens font un fouan du diable après « Le Petit Sucrier. » Ce moineau-là ne gobe pas le métier militaire, — et il n'a foutre pas tort !

S'il est bougrement blâmable de gaspiller des millions écumés sur le dos des pauvres bougres qui, dans ses raffineries, s'esquintent le tempérament pour un salaire de famine;

Y a pas le moindre reproche à lui faire, parce qu'il a la caserne en horreur, — au contraire, nom de dieu !

On parle de mettre ce millonnaire à la réforme et de l'envoyer patachonner dans le civil.

C'est très bien !

Seulement, il est rudement regrettable que les galonnards ne prennent pas la même mesure vis-à-vis de tous les troubades de France et d'Algérie.

Perfectionnement. — Il est question de coller une rallonge au budget de la guerre.

La belle monouille récoltée sera utilisé à perfectionner le fusil Lebel.

La gouvernance fera bien de hâter ce travail si elle tient à essayer le Lebel transformé sur les verriers de Carmaux.

LA SOCIALE en Province

Montceau-les-Mines. — Le correspondant du journal socialo *Le Peuple*, de Lyon, l'organe du baron Teillard, a accouché, ces jours derniers, d'une belle saloperie, — qui cadre d'ailleurs bougrement bien avec les us et coutumes des socialos à la manque.

Cet animal-là dénonce le vendeur de *La Sociale* et demande des poursuites contre lui, sous prétexte qu'il ne se conforme pas à la loi.

A supposer que ce que bave ce dénonciateur fût vrai, c'est pas à un socialo de le dire.

Au fond de cette saloperie, il y a une question de jalousie et de rancunes personnelles : le correspondant du *Peuple* est l'ancien patron de Longueville, le vendeur de *La Sociale*; le type est furieux que son employé n'ait pas voulu se laisser exploiter à perpète.

Pour lors, ce mossieu débine Longueville parce qu'il vend des journaux d'opinions diverses, — lui, bon socialo, fait mieux : il vend des chapelets et des livres de messe !

Quand son employé le plaqua, il fit des pieds et des pattes pour l'empêcher de recevoir des journaux, — c'était l'affamer !

Le gas fut mariole, sut s'aligner, et son ex-patron n'en est devenu que plus furibond.

Ohé, mossieu le socialo de Montceau, et vous, illustre *Peuple*, y a donc plus de crapules à la mine que vous passiez votre temps à dégueuler sur des bons bougres ?

Vous feriez rudement mieux de vous occuper de plus propres besognes, — ça ne manque pas !

Dijon. — *La Sociale* a dit quelques mots de l'assassinat du Bois du Chêne qui occasionna l'arrestation d'une foultitude de pauvres diables, trimardeurs et mendigots, que jugeurs et policiers savaient parfaitement innocents.

A telle enseigne qu'on en arrêta qui n'étaient jamais venus dans le pays ou s'en trouvaient éloignés d'une quarantaine de lieues le jour du crime.

Par contre, on laissait tranquille celui que l'instinct populaire accusait : un richard qui a un parent dans la magistrature.

Les journaux du patelin firent un bouzan du diable autour de ces manigances justiciardes,— réclamant l'arrestation de l'assassin soupçonné, — mais sans y parvenir.

L'affaire était quasiment dans le sac, quand le policier Goron, qui est actuellement journaleux au *Matin* — ce qui est tout comme — a fait une enquête. En vingt-quatre heures, il a amené l'arrestation du richard soupçonné.

D'où on peut conclure qu'un « journaleux » du *Matin* est une puissance.....

Mais foutre, tout bien considéré, ce succès policier n'est pas flatteur pour le *Matin*. Ce n'est encore pas ça qui relèvera son prestige !

Carmaux est en complet état de siège.

Le Rességuier, flanqué de toute la bande de pandores, de roussins et de mouchards que la gouvernance a mis à ses ordres, fait des pieds et des pattes pour foutre à cul les verriers.

Cet exploitateur et le préfet du Tarn se sont amenés il y a une semaine à Carmaux et, depuis lors, arrestations arbitraires, condamnations et crapuleries de toutes sortes tombent sur le casaquin des prolos.

Le moindre geste qu'un verrier fasse dans la rue est baptisé atteinte à la liberté du travail; le plus léger mouvement est tenu pour une menace, — le comble de l'arbitraire est l'interdiction de tout groupe au-dessus d'un.

Puis, comme autre charogneries, le Rességuier accumule mensonges sur mensonges et bave partout que la grève est dans le seau.

Pour le prouver, deux fours ont été allumés — non par des verriers — mais par des soldats déguisés, à qui le préfet a donné un coup de main.

Montluçon. — Il y a, en ce moment, une lutte électorale dans ce patelin pour trouver un remplaçant au bon loufoque Thivrier qui s'est laissé glisser. Thivrier avait une façon de comprendre son mandat, moins dégoutante que les formes ordinaires du parlementarisme et pour un peu ses collègues de l'enrégimentation socialiste l'auraient renié. Toutes ces discussions de bouffe-galette pour savoir à quelle sauce le populo ne mangera pas, lui tapaient sur le système et le rendaient malade : c'est même de ça qu'il est mort, car il avait pris la fièvre à respirer l'air du Marais-Bourbon. Ce qu'il s'emmerdait le pauvre gas à légitimer de sa présence toutes les saloperies gouvernementales, c'est rien de le dire, il fallait voir la gueule qu'il faisait !

De temps à autre, pour se prouver qu'il avait encore du nerf, il se levait sur son banc et gueulait : Vive la Commune, vive la Sociale, enfin il faisait du raffut... alors on le foutait dehors et ça le changeait d'air, malheureusement pour lui, il n'avait pas la sagesse d'y rester.

Bref, la lutte est engagée pour savoir qui le remplacera, et à entendre les gentillesses que les candidats se débitent entre eux, on pourrait croire qu'avant d'entrer à la Chambre ils croient nécessaire de se battre au pot de chambre. L'un de ces mecs, qui se disent républicains, se nomme Vacher, et c'est tout dire, tant qu'à ses concurrents Boissier le guesdiste, le caméléon, l'arc-en-ciel ou le varpiaud, comme on dit ici, et Letang, le bonnisseur, qui voudrait bien faire la concentration révolutionnaire... sur son nom, ils ne valent guère mieux et il faut espérer qu'aux élections d'aujourd'hui c'est M. Ballottage qui sera élu. Après cela, si les niquedouilles d'électeurs savaient profiter de leurs quinze jours de réflexions, ils nommeraient à l'unanimité le bon bougre Abstention sur toute la ligne; ça serait un peu plus sain que de faire de la révolution... en chambre.

C'est avec le prochain numéro de *La Sociale* que sera mis en vente

L'Almanach du Père Peinard pour 1896

Comme tartines, outre les ruminades sur le Calendrier, l'alignement des jours et des mois et la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire, il contiendra :

Une faramineuse consultation sur l'Avenir, dégoisée par une somnambule de la force de trente-six chevaux de fiacre.

Puis, une riche poésie de Emile Verhaeren; une tartine sur l'Enfer (Biribi); des planches sur le Muselage Universel; le Grand Fiasco de la Révolution, l'histoire de Barbieux le braconnier, etc.

Comme dessins, y aura d'abord une riche couverte en couleurs et, à l'intérieur, une ribambelle d'illustrations rupinskoff.

Prix de l'exemplaire, **0.25** (par la poste, **0.35**)

Adresser les demandes et tout ce qui concerne l'Almanach aux bureaux de LA SOCIALE, 15, rue Lavieuville, Paris.

L'Almanach du Père Peinard sera mis en vente chez tous les marchands de journaux et dépositaires de *La Sociale*.

Le gérant : E. POUGET.

Imprimerie E. POUGET, 120, rue Lafayette, Paris